

# LE MESSAGER DU BRÉSIL

JOURNAL FRANÇAIS BI-HEBDOMADAIRE

### PRIX DES ABONNEMENTS

Rio de Janeiro . . . . .	3 mois	6 mois	1 an.
Provinces . . . . .	2\$500	5\$000	10\$000
Pays de l'Union Postale . . . . .	30 francs par an.	6\$000	12\$000

Le montant des abonnements et des annonces peut être remis à l'administration en timbres-poste de tous les pays.

### PRIX DU NUMÉRO: 100 REIS

Rédaction, administration

ET  
IMPRIMERIE

131 Rua Sete de Setembro 131

### PRIX DES INSERTIONS

Annonces . . . . .	la ligne	120 reis.
Avis . . . . .	"	200 "
Publications demandées . . . . .	"	200 "
Reclames . . . . .	de gré à gré.	

Agents exclusifs d'annonces pour la France, Messieurs GALLIEN & PRINCE  
30 RUE LAFAYETTE, PARIS.

## BRÉSIL

Rio, 21 Octobre 1883.

### Brésil et République Argentine

Notre confrère de l'Union Française veut bien répondre dans son numéro du 21 septembre, aux observations que nous avions publiées sous ce titre, et il conteste quelques-uns de nos renseignements.

Nous avons dit nous-mêmes que leur source nous les faisait considérer comme un peu trop laudatifs; et nous savions que la République Argentine, comme tous les pays d'Amérique du Sud, n'égalait pas encore l'Australie et l'Amérique du Nord. Sur les bouches du Rio de la Plata, comme à Rio, les mœurs des premiers colonisateurs, hispano-portugais leur religion étroite, restée longtemps religion d'état, une éducation et des préjugés qui portent chaque individu à exagérer sa personnalité, ont fait et font encore obstacle à cette communion si complète des peuples et des idées dont les races anglo-saxonnes offrent de si parfaits exemples.

Nous savions tout cela, et c'est parce que nous le savions, que nous croyions devoir louer le gouvernement argentin d'avoir su triompher en partie de ces obstacles naturels, les mêmes qu'au Brésil, et réaliser déjà des résultats qu'on ne saurait nier, un courant d'immigration triple au moins de celui du Brésil pour un pays beaucoup plus petit, un mouvement commercial quatre fois plus grand par rapport au nombre de ses habitants, et surtout une augmentation rapide de toutes ses ressources: impôts, main d'œuvre, argent et crédit.

Ces résultats, le Brésil n'a pas su les obtenir; il est stationnaire, tandis que la République Argentine augmente, moins peut-être que ne le voudrait l'impudence de notre confrère, mais en tous cas, sensiblement et rapidement; et la République Argentine augmente davantage parce qu'elle est mieux administrée mieux dirigée dans le sens du peuplement; parce qu'on a fait, — notre confrère le reconnaît, — dans les municipalités, dans les banques dans toutes les œuvres nationales une part plus large à l'élément étranger, sans tenir compte des susceptibilités du pays. Mais,

## CAUSERIE

Sommaire. — Les prestidigitateurs. — Le mandarin Tong-King-Sing. — Les chiens ont du bon. — Manière de se débarrasser d'un fonctionnaire. — Pauvres cumulards. — Le soleil d'Austerlitz.

L'arrivée du grand mandarin à Bouton de cristal, Tong-King-Sing, a fait quelque tort aux prestidigitateurs qui se partageaient, depuis une semaine, l'admiration du public fluminense. Cela est vraiment dommage, car la situation promettait de devenir piquante. L'un d'eux, M. Hermann, s'avisait l'autre soir, de montrer au public, comment se faisait certain tour qu'exécute M. Bosco. Naturellement, ce dernier, répliqua le lendemain en expliquant comment son collègue du Pedro II s'y prenait pour faire un autre tour qui l'avant-veille avait émerveillé le public. Réponse du berger à la bergère. A son tour, M. Patrizio pourrait montrer comment se prennent ses deux confrères. C'est ce qu'on appelle, en propres termes: *débiter le truc*.

Je réclame énergiquement contre de pareils procédés; je demande à conserver l'épais bandeau qui couvre mes yeux. Retirez nous l'illusion, et tout est perdu, l'intérêt disparaît.

à cette supériorité déjà grande (il ne faut pour vouloir en ajouter d'autres: et pour ceux qui comme nous ont vu les deux régions du Rio de la Plata et Montevideo, et du centre du Brésil, il n'y a pas de comparaison possible entre les richesses du sol ou du climat, ou même l'état des cultures.

Notre confrère nous dit dans sa réponse:

« Le Messager du Brésil a tort quand il suppose que le Brésil possède des richesses naturelles qui n'existent pas du tout ici. Qu'il les possède en plus grande quantité, cela est possible; mais, si une immigration, suffisante, seulement venait à la République Argentine, celle-ci pourrait voir sans inquiétude la rivalité de son immense voisin, beaucoup trop immense même! La République Argentine possède, elle aussi, dans ses provinces de l'Ouest et du Nord, des richesses de toute espèce: elle peut, elle aussi, dans ses provinces du nord, que l'on a négligées presque systématiquement jusqu'ici, faire des cultures subtropicales qui ne sont pas le monopole exclusif du Brésil. Mais, pour cela, il faut établir des centres de populations laborieuses, et il faut que ces centres soient desservis par des chemins de fer — qui ne marchent pas moins vite que des diligences.

« Maintenant — quelque déplorable que soit en certaines régions de la République la situation des péons et des travailleurs, — cette situation, cependant, n'est pas encore l'esclavage: or ce qui écarte du Brésil les immigrants, c'est la crainte de cette concurrence que fait au travail libre individuel, le travail esclave, collectivisé au profit d'un grand propriétaire.

« La peur du climat brésilien dont on a beaucoup exagéré les inconvénients, est pour quelque chose sans doute dans la répugnance de beaucoup de colons à venir au Brésil; mais elle n'est, certes, pas la cause dominante.

Nous avons le regret de ne pouvoir accepter aucune des affirmations contenues dans ces aînées.

Le sucre donne très-bien à Tucuman, mais pas mieux qu'à Campos, à Bahia, à Pernambuco,

Nos prestidigitateurs, ces augures du temple de la Magie, qui ne peuvent, à l'envers de ceux de Gérôme qui éclataient de rire lorsqu'ils se rencontraient, se regarder sans grincer horriblement des dents, feraient bien, il me semble, de méditer un peu ces deux vers de Voltaire:

Les prestres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense  
Notre crédulité fait toute leur puissance.

En résumé, nos prestidigitateurs semblent s'être inspirés auprès de nos hommes politiques. Ne voyons nous pas, en effet, en toutes circonstances, libéraux et conservateurs se jeter à la tête leurs cartes biseautées et leurs casseroles à double fond.

A ce jeu là, les meilleures réputations s'émettent et nous laissons nos illusions et nos espérances dans le dernier tiroir à truc de ces habiles prestidigitateurs de la haute politique.

Quel est le géomètre-arpenteur qui se serait avisé de mesurer la profondeur des idées de tel ou tel grand ministre? et pourtant, son collègue le montre au public comme tout au plus bon à aller habiter une cellule de l'hôpital Pedro II!

Je trouve que les journaux se sont montrés un peu dur pour les habitants du Céleste-Empire,

on peut dire presque partout au Brésil; le café donnera peut-être à Rioja et dans les provinces du Nord, mais il sera placé à cause des transports dans des conditions moins bonnes que les cafés de Rio et de S. Paulo cultivés presque sur le bord de la côte; la République Argentine a dans le Chaco et ailleurs des bois déjà mieux utilisés que ceux du Brésil; mais enfin elle ne peut lutter sur ce terrain avec un pays où le palissandre, la peroba, la cannelle, les tissus ligneux les plus variés et les plus beaux remplissent les forêts: enfin, le Brésil a ses produits si riches, caoutchouc, cacao, maté, castanha, textiles divers, la plupart encore inconnus, et qui donnent déjà lieu à des échanges de plusieurs centaines de millions.

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, les exportations argentines sont fournies par des produits des pays tempérés, laines, viandes, céréales, dont les prix ne sont pas comparables à ceux des principales denrées brésiliennes, et dont la culture est beaucoup moins lucrative; et ce fait encore est la meilleure preuve que le pays voisin a mieux su se diriger et progresser, puisque avec des facilités naturelles moindres, il a déjà pris l'avance.

Notre confrère en autre point encore ne nous paraît pas avoir une connaissance parfaite des choses du Brésil.

L'esclavage a été dans le passé, nous le reconnaissons, le grand obstacle à la colonisation, mais l'état qu'il a créé est au contraire essentiellement favorable, si on se décide à l'utiliser.

La République Argentine offre aux colons des terres à céréales à Santa Fé, où comme dans le Chaco elle leur donne des forêts vierges où l'utilisation du bois, sa vente possible grâce au flottage le long des rivières constitue leur principale ressource; en tous cas, le colon argentin doit tout créer, tout installer, pour arriver à des cultures peu lucratives, et il n'est pas étonnant, que souvent il se décourage.

Au contraire, au Brésil, grâce à l'esclave, les cultures et les plantations existent déjà, les engenhos de préparation, les chemins sont construits, et le colon en arrivant trouve des moyens de production parfaits.

Que dirait un brésilien voyageant en Europe qui entendrait traiter ses compatriotes de la même façon que le mandarin Tong-King-Sing les voit traités dans la presse du Brésil? Voltaire, que bien décidément on n'a pas encore remplacé et dont nous n'avons même pas la menue monnaie, s'amuserait énormément s'il vivait de nos jours. Que dirait-il, lui qui aimait particulièrement les Chinois, en voyant les contrariétés que nous causons à ces antipodes. Car enfin, nous français, nous ne nous contentons pas d'en dire du mal seulement, nous allons encore les canarder chez eux comme de simples bécassines.

Eh! bien je proteste contre les opinions émises par la presse brésilienne et contre les tracasseries que les français exercent envers les Chinois. Le grand philosophe que je viens de citer, nous aurait sans doute vivement blâmé d'aller tout casser chez ce peuple d'étagère qui peut-être nous vaut bien et auquel nous ne saurions infliger de leçon de stratégie militaire sans en recevoir en échange de stratégie diplomatique.

Le mandarin, porteur du bouton de cristal, qui est venu traiter avec le gouvernement pour introduire au Brésil une nouvelle

En divisant la propriété, ou simplement en divisant l'exploitation et en affermant dans certaines conditions ses produits, on fournira à l'immigrant des cultures qui lui donnent, s'il est travailleur, de très-gros revenus, deux à cinq fois supérieurs à ceux des productions actuelles de la République Argentine; et chaque fazenda se transformera en village, prospérera, sans lutte et sans difficulté, dès que les grands propriétaires se résoudront à rejeter les formes incomplètes de travail servile, contracté, ou salarié, ou dès que l'Etat saura les y amener.

Les immigrants n'auront nullement à craindre la concurrence des esclaves libérés qui ne peuvent pas lutter comme producteurs, et qui, du reste le plus souvent, ne chercheront qu'à vivre de travaux passagers ou de fonctions intermédiaires dans lesquelles ils seront utiles; et ainsi, comme le comprennent bien tous les Brésiliens avancés et même les abolitionnistes, M. Nabuco, notamment, l'immigrant substituant le noir dans des conditions de colonisation absolument nouvelles, trouvera pour lui facilement une richesse rapide et fera vite à ce pays une nouvelle base de travail et de peuplement à l'aide des cultures qui existent déjà.

Voilà, notre confrère peut en être convaincu, le résumé des véritables conditions actuelles du Brésil, et elles ne peuvent être plus favorables à une transformation complète, qui est du reste, nous le reconnaissons, absolument nécessaire si on veut vivre et surtout progresser.

Notre confrère se plaint de spéculateurs, des compagnies qui dans la République Argentine comme du reste aux Etats-Unis ou en Australie accaparent les terres pour les revendre aux colons; nous n'aimons guère non plus les spéculations particulières, et cependant nous souhaiterions que la question fût déjà au Brésil à ce degré d'avancement. Ils seraient bien placés et donneraient de gros revenus les capitaux qui dans certaines conditions viendraient aujourd'hui aider ce grands pays à modifier le sens de son évolution, et à substituer le blanc au noir et l'immigrant maître chez lui à l'esclave de fazenda.

forme d'esclavage, tout comme une modiste arrive de Paris, apportant une nouvelle forme de chapeau, ce bouton de cristal, dis-je, doit bien rire sous cape. Ce n'est pas aux Chinois, en effet, qu'on apprendra l'art de fausser leur parole. Comme ces gaillards-là s'entendent à faire le contraire de ce qu'ils ont juré! Outre qu'ils ont inventé la poudre, ils ont un journal officiel qui cesserait de paraître le jour où il serait contraint de dire la vérité. Un savant de mes amis m'affirme que ce sont eux qui ont inventé le macadam et que, comme nous, ils font semblant de croire à la vertu et s'offrent de temps en temps le luxe d'un prix Montyon. On voit donc que la promiscuité du chinois n'altérerait pas beaucoup nos mœurs.

En attendant, c'est le mandarin Tong-King-Sing (prière de ne pas envoyer de postillons en lisant ce nom), qui sert de tête de turc à tous les écrivains de la grande et petite presse. Je ne pouvais échapper à la contagion, et j'ai risqué un timide coup de poing qui probablement ne fera même pas broncher l'aiguille du dynamomètre.

Nous touchons au dernier délai fixé par le ministre de l'Agricul-

## GRANDE FÊTE DE BIENFAISANCE

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les salons et les jardins de la Guarda-Velha ressemblent à une immense ruée bondissante, où s'agitent tout un monde d'artistes et d'ouvriers. A chaque minute, surgit quelque nouvelle construction; on se croirait en pleine foiré.

Au milieu des cris, des appels, on entend les coups précipités des marteaux des tapissiers qui assujettissent les tentures, pendant que les jardiniers garnissent les murs de beaux feuillages et de plantes décoratives. Les drapoux se déroulent et semblent frissonner d'impatience.

Les dames patronesses, viennent vis-à-vis le terrain où doit se livrer la grande et décisive bataille.

Sur les étagères des boutiques, sont déjà rangés les mille objets divers qui seront mis en vente.

Au milieu de la salle, s'élevait un élégant kiosque réservé à la vente du *Messenger de la Kermesse*, de romances, morceaux de musique et de livres. Ça et là, on rencontre des boutiques à la devanture desquelles s'étalent les enseignes les plus alléchantes. Ici, une chiromancienne qui vous dira si vous avez des peines de cœur; plus loin, le décapité parlant qui fait passer un frisson d'horreur chez tous les spectateurs; enfin une ménagerie dans laquelle on verra des fauves d'une espèce rare et terrible.

La salle des concerts subit également une transformation, pendant que les jardins se peuplent d'arbres et de plantes de toutes sortes du plus bel aspect. On croirait qu'une baguette de fée a touché ce coin de Rio et y a fait surgir toutes les merveilles que nous admirons.

Cette baguette magique qui a tout transformé, qui fait surgir de terre en quelques heures des palais enchantés, s'appelle Charité.

Les français de Rio auront donné une fois de plus une preuve qu'on les trouve toujours unis dès qu'il s'agit de fêter la Patrie ou de réaliser quelque œuvre généreuse.

**Changement dans le programme.** — La pantomime *Pierrot Journaliste*, réclamant quelques répétitions de plus,

vert petit abdomen avec beau sabre.

Les pauvres employés accumulés sont dans une situation analogue à celle des mandarins dont veut se débarrasser le gouvernement chinois. A jour fixe, ils doivent s'exécuter. Si encore le ministre poussait la prévenance jusqu'à leur envoyer une plume en or enrichie de pierreries pour signer leur arrêt!

Enfin le soleil qui nous boudait depuis quinze jours est venu nous faire risotte entre deux gros nuages noirs. C'est une promesse et un encouragement.

Il sait bien ce photographe, que sans lui il n'y a pas de fête possible et, naturellement, comme il connaît le prix de sa collaboration, il se fait un peu tirer l'oreille. Et cependant nos pauvres l'implorant et lui demandant quelques uns de ses rayons.

Il a répondu à cet appel ce brave soleil; ce matin, il s'est levé radieux dans un apothéose de pourpre et d'or. Vrai, ce n'est pas le soleil de tous les jours. C'est le soleil d'Austerlitz qui vient illuminer les derniers apprêts de notre fête et annoncer la victoire!

Le comité en a ajourné la représentation au jour de la clôture, c'est-à-dire à samedi. Elle précédera le bal auquel elle servira en quelque sorte d'introduction.

Dimanche soir, en remplacement de la Pantomime, il sera tiré un magnifique feu d'artifice qui sera terminé par l'embrasement général des jardins. Pendant toute cette soirée, des musiques militaires joueront dans le jardin les meilleurs morceaux de leur répertoire.

**Le Messager de la Kermesse**, imprimé avec soin sur papier de luxe, avec des caractères neufs, contient plusieurs articles qui, nous le croyons, intéresseront vivement ses lecteurs. Mais la partie artistique est celle qui possède une valeur toute spéciale et fait de ce journal une véritable innovation. Jamais encore, que nous sachions, les peintres et professeurs les plus renommés de Rio ne s'étaient rencontrés dans un tournoi sur le même terrain.

Comment remercier ces artistes d'élite qui à notre premier appel ont quitté leur palette pour prendre la plume du dessinateur et nous ont envoyé de si merveilleux spécimens de leur beau talent. *Le Messager de la Kermesse* n'est, à la vérité, qu'un essai, mais il prouve qu'on peut à Rio, comme dans la capitale de la France, produire une œuvre ayant un caractère véritablement artistique.

Et combien nous sommes touchés de toutes ces marques de sympathie que nous nous plaignons à reporter sur notre chère patrie que les artistes de race latine aiment et chérissent communément, parce que c'est elle qui est la gardienne des belles traditions du passé en même temps que la grande réformatrice.

Au nom de tous, nous remercions ces braves artistes pour leur concours aussi généreux que spontané.

Nous comprendrions dans nos remerciements M. Dewilde, qui a été notre intermédiaire auprès de tous ces peintres, si les sympathies qu'il a toujours manifestées pour notre pays et le concours qu'il a apporté à des œuvres de bienfaisance et de solidarité ne lui avaient donné depuis longtemps droit de cité au milieu de nous et si nous ne le considérons depuis longtemps comme un des nôtres.

vert petit abdomen avec beau sabre.

Les pauvres employés accumulés sont dans une situation analogue à celle des mandarins dont veut se débarrasser le gouvernement chinois. A jour fixe, ils doivent s'exécuter. Si encore le ministre poussait la prévenance jusqu'à leur envoyer une plume en or enrichie de pierreries pour signer leur arrêt!

Enfin le soleil qui nous boudait depuis quinze jours est venu nous faire risotte entre deux gros nuages noirs. C'est une promesse et un encouragement.

Il sait bien ce photographe, que sans lui il n'y a pas de fête possible et, naturellement, comme il connaît le prix de sa collaboration, il se fait un peu tirer l'oreille. Et cependant nos pauvres l'implorant et lui demandant quelques uns de ses rayons.

Il a répondu à cet appel ce brave soleil; ce matin, il s'est levé radieux dans un apothéose de pourpre et d'or. Vrai, ce n'est pas le soleil de tous les jours. C'est le soleil d'Austerlitz qui vient illuminer les derniers apprêts de notre fête et annoncer la victoire!

Notre ami Angelo nous a envoyé une gracieuse composition qui sera sans doute un des meilleurs succès du journal.

Comme excellent artiste, dont la verve primésautière nous réjouit chaque semaine, depuis plus de dix ans, n'a pas voulu nous donner seulement un échantillon de son talent de dessinateur; il a cherché encore le sujet qui pouvait le plus nous plaire.

Il a trouvé tout de suite: il nous montre deux braves matins français en train d'acheter des fruits à une négresse mince. Pendant qu'ils se consultent pour savoir ce que peut bien signifier *meia paluca*, un petit gamon qui pêche à la ligne, rit malicieusement de leur embarras.

Cette composition qui est un vrai petit tableau de genre, fournit la juste mesure du talent d'imagination et d'exécution de cet incomparable artiste.

Voici le sommaire du Journal.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE, par L. C.—CHARITÉ, SOLIDARITÉ, par E. Deleau. LES FÊTES FRANÇAISES.—FAISONS LA CHARITÉ, poésie, par A. T.—CH. RIBERYOLLES, par J. Mistely.—LES COLIBRIS, fable, par J. M.—LES DIEUX S'EN VONT, par Alex. Dumas.—AQUARELLE, par Fantasio.

DESSINS.—FRONTISPICE, par M. Duplan.—UN COIN DU MARCHE DE RIO, par M. Angelo Agostini.—TÊTE DE FEMME, par M. Aurelio de Figueiredo.—TÊTE DE NÈGRE AFRICAINE, par M. Pedro Peres.—L'AVARE, par M. J. de Medeiros.—LA CIVILISATION, par M. Teixeira da Silva.—PORTRAIT, PROFILS ET SILHOUETTES, par M. Behnir d'Almeida.—TYPE DE GARDE-NATIONAL, par M. Teixeira da Silva.—DESSIN DÉCORATIF, par M. Dowilde.

L'immigration et le « Journal »

Il ne faut pas vouloir trop prouver, et surtout il faut connaître les choses dont on parle: si l'on accepte sans contrôle tous les renseignements, on déprécie souvent les causes que l'on défend. La chose s'est déjà vue un peu partout, et même au *Journal do Commercio*: il nous suffit de nommer au café et à M. Sant'Anna Niry.

Mais le correspondant parisien du *Journal* a fait un émule à Rio; et un émule dont il peut être fier: l'auteur des leaders articles, le grand rédacteur des inventions économiques que nous avons déjà discutées.

En 1883, cet homme profond a fini par reconnaître que l'immigration était utile, indispensable au Brésil, et il fait trois articles empâtés et solennels, non point pour indiquer les moyens de réaliser cette grande réforme; mais pour donner sa haute approbation à une nécessité urgente reconnue aujourd'hui par tous, et même par les fazendeiros. Dans le premier article je cueille cette perle: « le Brésil depuis son indépendance s'est développé sans immigration, et certes il pourrait continuer à se développer de même. » Le Brésil sans immigra-

tion!!! et les trois millions de noirs venus d'Afrique, où donc les placez-vous. Là encore vous n'avez pas cherché les faits: dépêchez les mots; mais je vous défie bien de faire des malheureux esclaves, autre chose que des immigrants, immigrants forcés, immigrants mauvais pout-être, en tout cas travailleurs étrangers qui sont venus maître en valeur le sol du Brésil et suppléer le travail national; et la nécessité, l'urgence de l'immigration en 1883 provient justement de ce que cette source étrangère de main d'œuvre, tarie depuis trente ans, n'a pas été remplacée.

Dans le second article je relèverai, deux points: notre économiste dit que l'immigration blanche du Brésil est en progrès parce que les colons viennent maintenant spontanément; le fait est inexact, et en dehors de quelques contrats maintenus par l'Etat, les particuliers à S. Paulo surtout ont envoyé depuis cinq ans, diverses fois, des agents en Europe et dépensé des sommes importantes pour appeler quelques milliers d'Italiens. Le courant d'immigration spontanée n'est donc pas créé pour les cultivateurs, et si on continue à progresser de cette façon, les artisans et les manoeuvres Italiens ou Portugais continuant seuls à venir d'eux-mêmes au Brésil pour plus tard s'en retourner, il faudra près de cent ans pour rester stationnaire et remplacer les esclaves de fazenda qui dans trente ans au plus auront disparu. Autrement dit, si on ne marche pas plus rapidement, les cafés seront en partie abandonnés, et les sources de production diminuées ou tarées.

Mais nous arrivons au dernier article; il est le plus sérieux, car il contient une statistique de production de onze familles de colons de café.

Onze, pas une de plus, pas une de moins; c'est peu, et encore il manque à cette statistique un élément indispensable, celui du chiffre des travailleurs utiles. Si ces familles sont nombreuses, ce qui est fréquent pour les colons (60 familles arrivées récemment à Rio pour S. Paulo comptaient 500 personnes) la statistique ne prouve absolument rien; dans tous les pays du monde, avec les cultures les moins lucratives, la réunion de cinq travailleurs par exemple suffira à fournir une production considérable de deux ou trois contos.

Ce qu'il fallait indiquer dans ce grand article, c'était la production par travailleur, ou encore par hectare; et sans ces données, les meilleurs chiffres ne prouvent rien. Ou plutôt, ceux que l'on nous fournit, s'ils étaient exacts, prouveraient que les fazendeiros sont absolument ruinés et le Brésil absolument sans valeur.

Lisez en effet, le 18 octobre, à la première colonne du journal qui à la prétention d'être le *Times* du Brésil, ces renseigne-

ments attribués à un fazendeiro qui probablement aura été mal compris.

« Les cafés et le terrain où travaillent ces onze familles de métayers sont estimés à 22 contos (50 mille francs) calculés à 200 mil réis (150 francs) chaque alqueire de terrains et 200 réis (50 centimes) chaque pied de café; soit un revenu de 51 % pour le propriétaire. » Nous citons textuellement, et nous rapportant au tableau statistique nous voyons que le café produit par ces onze colons métayers en 1882 a été vendu 22 contos 866 mil réis, ou deux mille francs de plus que la soi disant valeur attribuée à la terre. D'après le *Journal do Commercio*, les grandes cultures du Brésil et notamment la culture nationale, le café serait donc achetable ou vendable pour le prix d'une récolte, c'est-à-dire qu'elle n'aurait par elle-même aucune valeur vénale.

Nous avons publié récemment au *Messager* divers articles pour montrer que les fazendas n'étaient pas réalisables aujourd'hui à leur prix véritable; nous avons insisté sur les inconvénients, sur les dangers de cette situation; mais jamais nous n'aurions osé dire qu'elles étaient invendables; et nous aurions refusé de croire un fazendeiro qui aurait estimé à 50 mille francs des plantations capables de produire en un an 52 mille francs de café, ou qui aurait donné à chaque lot en rapport, à chaque petite propriété de colon une valeur de 4 mille 500 francs. 4 500 francs pour installer une famille et lui permettre de produire chaque année davantage; vraiment c'est pour rien, et si vous écriviez en Europe ces énormités économiques, heureusement pour votre pays, ou ne vous croirait pas.

Dans ces articles nous avons estimé l'alqueire de terre à 400 mil réis, les pieds de café à 600 réis, et nous atteignons ainsi pour chaque hectare une valeur triple de la vôtre, qui cependant nous semblait insuffisante. Nous persistons à croire nos appréciations bonnes; mais si, par malheur, les vôtres étaient exactes, ou simplement si elles étaient possibles, alors il faudrait désespérer de l'avenir de votre pays, parce qu'il n'aurait aucune garantie réalisable à offrir aux capitaux, aux bras et aux intelligences dont il a besoin.

Nous le savons, monsieur, vos intentions sont excellentes; mais vos articles sont nuisibles à ceux qu'ils prétendent servir.

Les produits pharmaceutiques français

BRÉSIL

Nous recevons de M. le Dr. Domingos Fraire, la lettre suivante:

Monsieur le Rédacteur, Violentement attaqué dans le journal que vous dirigez par la maison Gri-

— Crois-tu donc que je veux qu'elle ne travaille pas?

— Si j'avais pu la faire travailler, l'idée de pension ne se serait jamais présentée à moi; je me serais occupé d'elle. A la vérité, avec le peu qu'elle sait, il ne faut pas en savoir bien long soi-même pour être en état de lui apprendre quelque chose. Malheureusement j'en sais encore moins qu'elle.

— Allons donc!

— C'est comme je te le dis. Que sait un élève qui a fait de mauvaises classes universitaires? Rien, ce qui s'appelle rien. Ni latin, ni français, ni grammaire, ni arithmétique, ni géographie, ni histoire, ni sciences, ni lettres, c'est un voyageur qui a fait le tour du monde les yeux fermés, les oreilles bouchées, aveugle et sourd. Je suis ce voyageur. J'en saurais assurément plus si j'avais reçu l'enseignement primaire.

— Je l'ai reçu, moi, cet enseignement.

— Ah! si tu es en état d'instruire Paulette, c'est différent.

— En état, non, au moins présentement; mais en m'y remettant.

Une fois encore Badiche dut veiller sur lui pour ne pas se trahir.

— Aurais-tu ce courage? dit-il, d'un air de doute,

ment à G. à cause des analyses que j'ai faites de quelques-unes de ses préparations qui portent sur leurs étiquettes la signature de cette maison, je me vois dans l'obligation de venir, aujourd'hui, protester contre une si injuste agression et déclarer en même temps sous la foi de ma probité scientifique, jusqu'à ce jour incontestée, que les préparations que j'ai prises au hasard dans des pharmacies de cette ville, étaient faussées et que leur composition ne répondait pas à la mention inscrite sur leurs étiquettes. Je maintiens par conséquent les affirmations qui découlent des convictions que j'ai acquises en 1881, en procédant avec tout le soin et l'attention nécessaires à l'analyse de la peptone Chapeautot, de la crème de sous-nitrate de bismuth, du sirop de lacto-phosphate de chaux de Dusart et de l'injection végétale de malico. J'ignore si ces produits ont été falsifiés par la maison Grimault & C. ou par d'autres fabricants qui ont voulu contrefaire leurs préparations, mais je garantis les résultats de mes analyses et c'est sur ce terrain exclusivement scientifique et neutre que je me place, me préoccupant fort peu des autres faces de la question.

Le fait qu'on n'ait pas trouvé de falsification en Autriche dans les préparations de Grimault prouve à peine que les produits qui ont été expédiés dans ce pays étaient purs, à l'inverse de ceux qui, en 1881, étaient livrés au commerce dans cette ville. Pour quelle raison MM. Grimault & C., n'ont-ils pas, protesté et fait leurs réclamations à cette époque et ont-ils laissé s'écouler deux ans avant de venir aujourd'hui déverser leur bile sur celui qui n'a fait autre chose que de dire la vérité et accomplir un devoir?

Maintenant, ces produits qui existaient en 1881 dans les pharmacies et drogueries sont probablement écoulés et, par conséquent, n'importe qu'elle analyse faite aujourd'hui ne peut plus avoir aucune valeur justificative en faveur de MM. Grimault & C., parce que, à coup sûr, ces analyses porteraient sur des préparations de date récente et préparées intentionnellement avec toutes les garanties de pureté.

Il est nécessaire que le public sache que ce n'est pas moi seul qui, au Brésil, ai trouvé des falsifications dans les produits de la maison Grimault & C. En France, dans le pays natal de ces fabricants, leurs préparations ont été déclarées sophistiquées ainsi que le relate un article publié dans un ancien et estimé journal intitulé: *Revue de Pharmacie et Journal de Chimie réunis*. (Voyez numéros de février et mars de 1881.)

MM. Grimault & C., disent que M. Prunier de l'École de Pharmacie de Paris, n'a pas rencontré de gelatine dans la peptone Chapeautot; cette assertion est inexacte. Je possède les résultats de l'analyse faite par ce professeur et dans laquelle il affirme justement le contraire, c'est-à-dire qu'il a trouvé les réactions caractéristiques de la gelatine.

Je vais, finalement rectifier un point, qui, dans une certaine mesure, pourrait faire tomber sur moi le discredit. MM. Grimault & C., disent que j'ai remis à l'Académie des Sciences de Paris, l'exposé de mon procédé de dosage de la gelatine dans les peptones au moyen du bichromate de calcium. Nouvelle erreur. Si j'avais fait cette communi-

— Pour Paulette!

— Je sais bien, et en somme ce serait peu de chose. Le soir au lieu de bavarder tu relirais tes vieux livres, tu t'y remettrais bien vite. Seulement il faudrait les relire, car pour enseigner utilement, il faut très bien savoir ce qu'on enseigne, et il ne suffit pas de faire répéter une leçon en la suivant des yeux sur le livre où l'enfant l'a apprise. Cela serait à ma portée; mais ce qui n'y serait pas ce serait de citer tous les exemples qui sortent de cette leçon, de les expliquer, de les comparer entre eux, ce qui en réalité constitue le rôle d'un bon maître. Je ne pourrais jamais l'être; mais toi, c'est différent. Et je crois que si tu pouvais t'imposer ce travail du soir, il serait inutile d'envoyer Paulette en pension.

— Quand on a la volonté, il n'y a pas de travail qu'on ne puisse s'imposer; achète-moi demain mes vieux livres, une grammaire de Noël et Chapsal pour commencer, et tu verras.

Badiche s'était fait beaucoup plus ignorant qu'il ne l'était réellement; mais il n'avait pas besoin d'être retenu le soir à la maison, lui! Quel triomphe quand il vit Cintrat piocher consciencieusement l'art d'écrire et de parler correctement en français

à son tour, j'ai la persuasion que mon procédé, entièrement basé sur des données scientifiques, aurait été publié par l'Académie des Sciences, par la raison que d'autres de mes travaux ont déjà eu l'honneur de l'insertion dans les *Comptes Rendus* de cette illustre corporation.

Après avoir lu ma défense, j'ai la conviction, Monsieur le Rédacteur, que les personnes qui ne sont pas prévenues contre moi, me rendront pleine et entière justice.

Il est regrettable que MM. Grimault & C., aient cru ne pas devoir traiter un professeur étranger avec la même déférence qu'ils ont l'habitude de montrer vis-à-vis des professeurs français, principalement lorsque de mon côté, il n'existait aucune intention de porter atteinte aux intérêts de la maison Grimault & C., et que je n'avais rien fait autre chose que d'accomplir un devoir qui m'imposait l'obligation de dire avec franchise le résultat de mes analyses; m'important du reste fort peu si leurs résultats étaient favorables à Pierre ou Paul.

J'espère qu'après réflexion MM. Grimault & C., retireront les expressions peu courtoises qu'ils m'ont adressées et reviendront sur l'injustice de leurs appréciations à mon égard.

Quant à ce qui me concerne, mes occupations ne me permettent pas de recourir de nouveau à la presse pour m'y occuper de cet incident désagréable. Agréez Monsieur le Rédacteur, etc.

Signé: DR. DOMINGOS JOSÉ FREIRE, Professeur de Chimie organique et biologique à l'Université de Médecine de Rio de Janeiro.

NOUVELLES DU BRÉSIL

Une grève originale.

M. le Chef de Police de Rio, dans le but d'éviter des interruptions dans le service, ayant décrété qu'à l'avenir les *Urbanos* seraient divisés dans chaque quartier en deux séries qui se remplaceraient de douze en douze heures, les préposés à la sécurité des citoyens ont résolu de se mettre tout simplement en grève. Plus de deux cents gardes *urbanos* s'étaient réunis, mais sur les injonctions du commandant général, ils se sont dispensés de protester et à déclarer qu'ils ne feraient pas leur service.

Pres de soixante d'entre eux sont déjà rayés des cadres. Le service de la police a été fait hier par les soldats du corps des permanents.

M. Charles Morel.—Nous apprenons à l'instant une bien triste nouvelle: notre compatriote et confrère, M. Charles Morel, directeur de la *Revue Commerciale*, vient d'être victime d'un terrible accident. En descendant du tramway, ce matin en face de la « Guarda Velha », son pied a porté à faux, sa jambe s'est engagée sous la roue du véhicule et a été fracturée à quelques centimètres au-dessus du genou.

Le blessé a été aussitôt transporté à la maison de santé de la rue d'Ajuda. Les chirurgiens appelés en toute hâte ont reconnu, que la fracture du fémur était multiple. Cette circonstance ne permet pas de compter sur une consolidation; en conséquence après délibé-

à côté de Paulette qui piochait ses exemples d'écriture. Mais selon son habitude il triompha avec modestie et en silence, poussant la discrétion jusqu'à se récusier toutes les fois qu'il avait une discussion grammaticale avec Cintrat, disant:

— Après tout, tu dois avoir raison, tu sais mieux que moi.

Mais dans ce triomphe se glissa bientôt une inquiétude: Cintrat ne mangeait presque plus, et le peu qu'il mangeait son estomac ne le tolérait pas; cela était grave et bien que Badiche ne fût pas un grand clerc en médecine, il comprenait que cet état malade tenait à un changement brusque d'habitudes; de l'excès en trop, on ne passe pas impunément à une privation absolue. Cintrat n'allait-il pas tomber malade sérieusement? En tout cas, il ne pouvait pas rester sans manger, ni sans digérer le peu qu'on parvenait à lui faire prendre presque de force.

Un de ses amis de jeunesse s'était conquis un nom glorieux dans la médecine, il alla le trouver et lui expliqua le cas de Cintrat.

— Vous avez procédé trop brusquement, lui dit le médecin, il fallait régler la désaccoutumance, ce que vous n'avez pas fait. L'habitude avait rendu les

excitants alcooliques indispensables à l'entretien des fonctions de Cintrat. Il faut qu'il prenne de nouveau de l'alcool.

— Nous sommes perdus, s'écria Badiche désespéré.

— Peut-être le seriez-vous s'il était question de boissons alcooliques; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder; la dose d'alcool qu'il est nécessaire de lui rendre peut-être bien être dissimulée dans la préparation des aliments; qu'il mange des mets préparés à la sauce madère dans laquelle vous remplacerez le madère par de l'alcool et le résultat sera acquis; vous avez aussi les plumpuddings, les omelettes au rhum, etc.

Ce même soir, Badiche prépara un flet au madère, et il eut la satisfaction de voir Cintrat digérer facilement.

Mais si ce régime était bon pour le père, il aurait pu devenir mauvais pour l'enfant, alors le pauvre Badiche eut à inventer toutes sortes de combinaisons pour servir à Paulette autre chose que ce qu'ils mangeaient, Cintrat et lui. De même il fut obligé d'en inventer aussi pour

quand Paulette ne le surprit pas quand il versait de l'alcool dans ses saucés. Et cela ne fut pas facile, car Paulette s'amusa à faire la cuisine avec lui, et il ne

Le peu de temps qui s'est écoulé entre l'accident et l'opération, constitue une chance de succès de l'opération qui a été faite par l'habile chirurgien, le Dr Pereira Guimarães.

La nouvelle de cet accident a produit dans toute notre colonie, et parmi les brésiliens et étrangers, une très douloureuse impression. Tous ceux qui connaissent personnellement notre confrère, savent comme nous, que sous son exubérance et son impétuosité de caractère se cache un excellent cœur, un tempérament droit et probe, enfin une intelligence très vive, servie par une instruction solide.

Nous faisons les vœux les plus sincères et les plus ardents, pour que notre excellent confrère ne laisse pas longtemps vacant le poste d'honneur, qu'il remplit avec tant d'autorité à la *Revue Commerciale*.

Nous espérons pouvoir bientôt saluer son retour parmi nous.

Détail douloureux: madame Morel a appris la nouvelle de l'accident juste au moment où les chirurgiens procédaient à l'opération: le choc a été terrible et madame Morel a perdu connaissance.

Nous croyons être l'écho d'un sentiment unanime et général, en manifestant nos plus profonds regrets pour le malheur qui vient frapper, en pleine sève, un des français les plus intelligents et les plus dévoués à la cause commune de notre colonie.

TÉLÉGRAMMES

Da *Journal do Commercio*.

Paris, 15 octobre.

Dans un discours prononcé dans un banquet politique, M. Jules Ferry, président du Conseil des ministres, a déclaré qu'il était sûr de l'union du parti républicain modéré, ce qui lui paraît suffisant pour opposer une barrière aux exigences des intransigeants.

Londres, 15 octobre.

Des télégrammes de Capetown annoncent que Cetivayo, roi des Zulus, qui avait essayé durement de repousser l'influence anglaise dans ses Etats, vient de faire sa soumission au représentant de l'autorité anglaise, à Natal.

Constantinople, 16 oct.

Un violent tremblement de terre qui a causé des désastres considérables vient d'avoir lieu à Smyrne.

Le nombre des victimes est évalué à plus de mille.

Télégrammes Maritimes

Marseille, 14 octobre.

Le vapeur *Héarn* de la Société Générale de Transports Maritimes, est arrivé de l'Amérique du Sud, le 12 courant.

Le vapeur *Savoie* de la même Société est parti aujourd'hui, à destination de l'Amérique du Sud.

FRANCE

M. Forest, candidat radical, a été élu député du premier arrondissement de Paris, en remplacement de M. Tirard, ministre des finances, nommé sénateur inamovible.

M. Forest a été élu au second

HECTOR MALOT

43

PAULETTE

Troisième Partie

PAULETTE!

X

Suite

No serait-il pas entrainé un soir à ses anciennes habitudes, et, s'il y retournait une fois, n'y retomberait-il pas toujours?

Après avoir posé avec anxiété les dangers de cette situation, il se décida à mettre en œuvre un moyen pour les écarter, ou tout au moins pour tacher de les diminuer.

Quand Paulette était couchée dans la chambre qui avait été celle de Cintrat, ils restaient dans l'atelier à causer quelques instants; puis ils faisaient ensemble sur le large divan, le lit dans lequel Cintrat dormait maintenant.

Ce fut dans un de ces tête-à-tête que Badiche prépara l'exécution de son moyen.

— Certainement, dit-il, c'est une bonne chose d'apprendre à écrire à Paulette, et c'est une

bonne chose aussi que je lui apprenne la cuisine et la couture, mais l'écriture, la cuisine et la couture, cela ne constitue pas toute l'éducation d'une femme. Ne penses-tu pas à motte Paulette en pension?

— En pension, Paulette!

Perds-tu la tête!

— Cependant...

— Comment! j'ai été privé de ma fille pendant dix ans, et quand je la retrouve miraculeusement, je vais la mettre en pension!

Badiche était obligé de se tenir à quatre pour ne pas laisser voir sa joie.

— Il faut qu'elle apprenne quelque chose, dit-il gravement; tu n'es pas un père à vouloir ta fille pour toi et à ne pas penser à elle. Certainement, elle va te donner de grandes joies, les plus douces que tu aies jamais connues. Voir cette enfant grandir et embellir chaque jour; assister au développement de son esprit et de son cœur; rajourner à sa jeunesse; retrouver par elle les gaietés de son âge, sans compter que par un regard, elle te fera oublier les chagrins du tien, ce sont là des bonheurs dont tu ne veux pas te priver, je le comprends; mais enfin, il faut qu'elle travaille; il faut qu'elle devienne une femme,

tour de scrutin contre M. Despatys, candidat de droite.

Une autre élection législative a eu lieu à Châlon-sur-Saône (Saône et Loire). M. Duranchet, radical, a été élu.

LES ROYALISTES

Il est certain aujourd'hui que la disparition du comte de Chambord n'a pas eu pour résultat l'union des deux branches du parti monarchique. De même que les orléanistes ne voulaient pas jadis accepter sans réserve la perspective de l'avènement de l'héritier de la branche aînée de la maison de Bourbon, de même, aujourd'hui, les anciens légitimistes réclament du comte de Paris des garanties anti-constitutionnelles. Ils déclarent nettement qu'ils ne veulent pas de la royauté parlementaire, et les plus modérés d'entre eux se bornent à se désintéresser de la lutte.

On peut donc considérer que les forces du parti royaliste n'ont pas augmenté, et que les partisans du comte de Paris ne sont guère plus nombreux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient avant la mort du comte de Chambord.

Le roi d'Espagne à Paris

Les manifestations hostiles dont le roi d'Espagne a été l'objet ont inspiré au correspondant de la Gazette de Noticias quelques réflexions qui ne nous paraissent pas être en complète harmonie avec les opinions que cet excellent journal a toujours professées.

Dans notre dernier article nous nous sommes exprimés avec une entière franchise sur cet incident que le télégraphe venait de nous apprendre. Nous nous abstenons pour aujourd'hui de tout commentaire, nous bornant à la simple narration des faits.

L'avant veille du jour où D. Alphonse XII devait arriver à Paris le journal La Bataille conviait à une réunion publique les ennemis de toutes les monarchies dans le local de la rue Montpensier. Cent cinquante personnes au plus ont répondu à l'appel du journal intransigeant. Il fut décidé qu'on ferait une protestation au débarcadère du Chemin de fer.

Le Président de la République accompagné des ministres et du personnel de l'ambassade d'Espagne allèrent attendre le roi D. Alphonse XII à son arrivée. Au moment où passait le cortège, des sifflets et des huées partirent de la foule qui était compacte aux environs de la gare.

Le président de la République, allant rendre visite au roi d'Espagne et lui présenter des excuses au nom de la France; il demanda en outre au roi de vouloir bien donner une nouvelle preuve de sympathie en acceptant un banquet, pendant lequel il lui serait facile de se rendre compte des véritables sentiments de la France

pour sa personne. Le roi d'Espagne répondit, qu'il était venu à Paris animé de sentiments de sympathie pour la France, et qu'il voulait en donner une nouvelle preuve en acceptant l'invitation du président de la République française.

Le personnel de l'ambassade assista à ce banquet à l'issue, duquel M. Grévy et D. Alphonse s'entretenirent très longtemps. M. Grévy mit à la disposition du roi d'Espagne un convoi spécial, proposition qui fut agréée.

Le Journal Officiel a publié les excuses du président de la République au roi d'Espagne.

Il est inexact, que des pierres aient été lancées sur la voiture du roi, ainsi que plusieurs journaux espagnols l'ont avancé.

Le voyage s'est effectué sans incident. A son arrivée à Pau le roi d'Espagne a été salué par le préfet des Basses-Pyrénées.

D'après des télégrammes reçus de Londres, la presse anglaise se répandait en doléances à propos de l'insulte qui a été faite au roi D. Alphonse.

Le Daily News, ajoute que la visite de D. Alphonse à l'empereur d'Allemagne se rattache sans aucun doute à l'idée d'alliance de l'Espagne avec les puissances centrales.

A son arrivée à Madrid, le roi a été l'objet de manifestations de sympathie très vives.

Près de deux mille personnes étaient réunies sous les fenêtres de la légation d'Allemagne poussant le cri de : Vive le colonel de Uhlans ! Vive l'Allemagne ! Les journaux ministériels ont dit qu'une manifestation contre la France n'a pu avoir lieu par suite des mesures qui avaient été prises par le gouverneur de Madrid.

N'importe, la France saura tenir compte aux manifestants de Madrid de leurs bonnes intentions.

Après cela qu'on vienne nous parler de la lie du peuple de Paris.

Le journal La Justice organe de M. Clemenceau n'est pas que nous sachions le porte voix des anarchistes et pourtant voici comment il s'exprime au sujet de ces incidents regrettables :

Décidément, le gouvernement français ira recevoir un corps Alphonse XII, colonel de uhlans.

Un peu de pudeur semblait lui être venue. Mais peut-on résister à l'exemple de la Belgique ? Il faut bien que Paris suive la mode de Bruxelles. Le gouvernement de la République française a fait demander par télégramme des instructions belges. Le Temps veut bien nous assurer que les instructions reçues n'obligent pas M. Grévy à « embrasser » (sic) Alphonse XII. Il faut croire que le télégramme de M. Mollard contenait le mot : « Baiserai-je, papa ? »

Sommes-nous vraiment tombés si bas ? C'est pour l'hôte insolent le Bazaine, c'est pour le client le M. de Bismarck, c'est pour l'homme qui vient de faire à la France cette sanglante injure d'accepter un commandement dans la troupe qui garde Strasbourg, que le gouvernement de la République va déployer toute son humilité. Demain, un président et des ministres abaisseront devant ce jeune colonel, plus encore, s'il se peut, que la dignité de la République. — le souvenir de nos deuils, les mortelles souffrances de la patrie !

Si quelque chose prouve ce que valent les considérations ordinaires pour les familles princières, c'est le spectacle d'un Bourbon, français d'origine, et colonel des uhlans de Strasbourg ! Au surplus, la chose ne nous surprend guère. Que ce jeune homme qui occupe la place de sa mère, suivant le droit monarchique, et qui usurpe les droits d'un peuple, suivant le droit de la Révolution, ait été mendier l'appui de M. de Bismarck, et le paye, que nous importe ? De récents événements ont montré s'il était assez solidement assis pour entraîner l'Espagne malgré elle dans des aventures fratricides.

Mais qu'après cela le gouvernement de la République française fasse pour lui ce qu'il fera demain... En vérité, c'est une honte. Le peuple de Paris ne voudra pas y participer ! Il fera le vide autour de cette scène navrante ; il s'épargnera un si triste spectacle ; il saura avoir la pudeur qui manque à nos gouvernants. Lorsqu'en 1871, les troupes prussiennes sont entrées dans Paris, la grand-ville est devenue pour eux un désert. Partout des portes closes. Partout la protestation indignée et muette de l'absence et du silence. Puisque nous avons la malchance de recevoir le colonel des uhlans de Strasbourg, l'exemple est bon à suivre.

CAMILLE PELLELAN.

TONKIN

Le ministre de la marine a reçu le 25 septembre la dépêche suivante :

« Les conséquences du traité de Hué commencent à se faire sentir. Les Pavillons-Noirs ont abandonné, le 15 septembre, les positions qu'ils occupaient en avant de Song-Taï.

« Deux bataillons vont être envoyés en reconnaissance sur les deux rives du fleuve, depuis le canal des rapides jusqu'à Song-Taï. »

Cette dépêche est confirmée par un télégramme officiel du gouverneur de la Cochinchine.

M. Tomson ajoute que M. le lieutenant de vaisseau de Champeaux, représentant de la France à Hué, a obtenu l'envoi au Tonkin de deux ministres du roi, lesquels sont chargés de veiller

au licenciement des troupes annamites qui n'ont pas encore fait leur soumission.

La légation de France à Hué est gardée par un détachement d'infanterie de marine et le *Château-Renaud* est mouillé devant la barre de la rivière.

Un journal de Trèves publie une liste de décorations étrangères que l'on peut obtenir par voie d'achat, sans avoir besoin de rendre des services exceptionnels.

Voici cette liste avec indication des prix :

- La croix civile de la République de San-Marino coûte 2 500 fr.
- L'Ordre d'Isabelle la Catholique (Espagne), 4 500 fr.
- L'Ordre de Charles III d'Espagne, 4 500 fr.
- La croix de commandeur de l'Ordre du Christ (Portugal), 4 500 fr. Une remarque : malgré son titre, cette décoration est portée par un grand nombre d'Israélites ;
- L'Ordre du Lion et du Soleil (Perse), croix d'officier, 1 000 fr ; croix de chevalier, 3 000 fr ;
- La croix de l'Ordre du Meljidié (Turquie) 4 500 fr ;
- L'Ordre de Bolivar (Venezuela), 4, 00 fr ;
- Une décoration du duché de Saxe-Colony-Gotha, 4 500 fr.

Un toast. — Il s'est produit à Dijon, un incident dont le récit nous est apporté par les feuilles locales.

Les grandes manœuvres, en Bourgogne, avaient été suspendues le 17 septembre, jour de repos, et les représentants des armées étrangères se trouvaient à Dijon. Le général russe Dragomiroff était allé passer la journée chez le général Schneegans, son ami, commandant du 8<sup>e</sup> corps.

Le général Wolff avait invité à déjeuner, au Taniot, quelques officiers généraux français ; du nombre était le commandant du 8<sup>e</sup> corps, qu'il pria d'amener avec lui le général Dragomiroff.

A la fin du déjeuner, ce dernier se leva et porta le toast suivant :

« Je bois à la France, et je brise mon verre, parce que je ne veux pas qu'après moi il puisse servir à porter une autre santé. »

Ces paroles, qui produisirent sur les personnes présentes une vive et patriotique émotion, ne pourraient être qu'affaiblies par des commentaires.

Le général Dragomiroff a été, pendant la dernière guerre turco-russe, le compagnon d'armes de Skobeleff, dont il partage, comme on voit, les sympathies et les antipathies. Il a puissamment contribué au succès du passage du Danube et il fut l'un des héros du défilé de Schipka, où il a été blessé. Il jouit en Russie d'une popularité méritée.

NOUVELLES DIVERSES

Les allumettes. — On vient de célébrer à Vienne le cinquante et unième anniversaire de l'invention des allumettes, dont trois Autrichiens, Kammerer, Pronthel et Romann se sont disputé la paternité.

On fabrique en Europe 2 milliards d'allumettes par jour, et plus de 100.000 ouvriers sont employés à ce travail.

On peut croire que lorsque les allumettes de la regie consentiront à prendre feu, le chiffre de cette fabrication — pour la France — diminuera sensiblement.

Un châtiment. — Une chambre de commerce française sera vraisemblablement créée au Chili dans un délai très prochain. Le journal *La Colonie Française* qui se publie à Valparaiso, a engagé nos nationaux à se réunir et à s'entendre pour l'établir. La chambre aurait son siège à Valparaiso et elle serait nommée par les commerçants et les industriels de France, domiciliés dans cette ville ou à Santiago.

NAUNDORF

On connaît l'histoire de l'herogier Naundorf, qui mourut en se déclarant, jusqu'au dernier moment, fils du duc de Normandie, Louis XVII.

Les Bourbons des Pays-Bas font circuler en ce moment un *Appel à la Nation française*, daté du 10 septembre. Ce document déclare que les Bourbons ont, depuis 1793, trompé la France en lui cachant l'existence de l'infortuné fils de Louis XVI, sauvé du Temple. Le document ajoute que, pendant cinquante ans, le comte de Chambord a usurpé la qualité de chef de la Maison de France. Il porte les signatures suivantes : — LOUIS CHARLES DE BOURBON, CHARLES EDMOND DE BOURBON, ADELBERT DE BOURBON, capitaine au 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de l'armée des Pays-Bas.

La crémation des cadavres fait de rapides progrès en Italie. Après la construction d'un grand nombre de fours cinéraires par les municipalités des grandes villes, voilà que le ministre de la marine de la Péninsule vient de décider la construction d'un appareil « crématoire » dans le lazaret de Varignano à la Spezia.

Cette décision constitue une nouvelle sanction de principe de la crémation et le gouvernement italien donne aux autres nations un exemple des plus louables, en établissant dans le lazaret de la Spezia un appareil destiné à rendre d'éminents services en cas d'épidémies.

Alphonse XII, colonel de uhlans

Le roi d'Espagne qui, avec les rois de Serbie et de Roumanie et nombre de personnages princiers fait partie de la suite de l'empereur Guillaume aux gran-

des manœuvres de Hombourg, vient d'être nommé par le souverain germanique chef honoraire du régiment de hulans Sleswig-Holstémois n. 15. Ce régiment est actuellement en garnison à Strasbourg.

Le roi Alphonse a accepté. Dès le jour même il a endossé l'uniforme de colonel de hulans pour assister aux courses qui ont lieu hier à Hombourg.

On annonce que, par suite de cette nomination, le gouvernement français serait dans l'intention d'apporter des modifications sensibles au programme des fêtes publiques qu'il est question d'organiser en l'honneur du souverain espagnol. Toutes les démonstrations militaires seraient supprimées dans la crainte qu'il se produisît quelque manifestation hostile.

Il se confirme que le château de Chambord sera mis sous séquestre. Toutefois, jusqu'à ce matin, aucune exécution juridique n'a suivi cette décision. Dès la rentrée à Paris du ministre de l'Intérieur, des instructions seront envoyées au procureur général près la cour d'appel d'Orléans et au préfet du département de Loir-et-Cher. Le séquestre aura son effet à ce moment-là ; le préfet de Loir-et-Cher agit comme représentant de l'Etat.

Une expédition au pôle Nord

Dans les premiers mois de l'année dernière, le vapeur *Varna* avait été envoyé par le gouvernement hollandais en expédition au Pôle Nord. Les membres de cette expédition viennent de rentrer en Europe, après avoir vu leur navire brisé par les glaces.

Nous trouvons dans *l'Indépendance Belge* un intéressant extrait du journal des explorateurs.

« Au mois d'août de l'année dernière, peu après que le vapeur allemand *Louis* eut quitté le vapeur hollandais *Varna*, ce dernier se trouva pris entre les glaces et essaya en vain de se dégager.

« Le navire erra dans sa prison mouvante entre le 70<sup>e</sup> degré latitude nord et le 63<sup>e</sup> degré longitude est. Cela dura plusieurs semaines. En septembre un vapeur venant du Danemark, la *Dynama*, aperçut le *Varna* et voulut lui porter secours, mais à son tour le steamer dans un pénit dans la banquise y resta pris, et bientôt les glaces se consolidèrent autour des deux navires.

« Les navigateurs firent plusieurs tentatives pour atteindre la terre, mais elles restèrent infructueuses. Aussi finirent-ils par se décider à construire un observatoire sur la glace même.

« Au commencement d'octobre, la situation s'aggrava. Les blocs de glace s'amoncèrent, d'horribles craquements se firent entendre et l'équipage, effrayé, dut quitter le navire et se réfugier sur les montagues de glaces qui s'entassaient au tour du bâtiment.

« Mais voici mieux, ou plutôt voici pis : un moment donné d'énormes crevasses se produisirent sur la surface de la mer gelée; les explorateurs durent reculer devant les abîmes qui s'entrouvraient, et ils ne tardèrent pas à être complètement séparés de leur navire.

Il fut donc convenu qu'on descendrait à Paris aussitôt que possible ; mais, au grand étonnement de Badiche, Cintrat, qui avait toujours montré une apathie absolue pour tout ce qui touchait aux choses matérielles de la vie, lui avait imposé certaines obligations qui devaient être scrupuleusement observées.

Pour le quartier d'abord, qu'il voulait calme et tranquille ; puis pour l'ameublement, qu'il voulait aussi simple que possible.

Et en homme qui a réfléchi à ce qu'il veut, il avait motivé ses exigences :

— Paulette ressemblera-t-elle à sa mère ? Je ne le crois pas ; mais enfin nous devons prendre toutes les précautions pour que cela n'arrive pas. C'est le besoin du brillant, du clinquant, du tapage qui a entraîné sa mère ; le chic dans tout ; quand on veut être à la mode, il faut bien y être par ses amants comme par le reste. Ne perdons jamais cela de vue. Donc pas d'avenue de Villiers ; pas de satin, pas de peluche, pas de bibelots, pas de ferblanterie, le Marais ou le faubourg Saint-Germain comme quartier ; et dans l'ameublement le confortable, mais avec la simplicité ; je te prie, je te demande sérieusement de veiller à cela.

(à suivre)

pouvait pas toujours la renvoyer au moment décisif.

C'était ce qu'elle appelait badicher.

— Où es-tu Paulette ? disait Cintrat.

— Papa, je badiche.

— Nous badichons, disait Badiche lui-même.

— Quand vous aurez fini de badicher, disait Cintrat.

C'était ainsi que la langue française s'était enrichie du verbe badicher.

XI

Quand Cintrat avait refusé de donner à Sciazgiga une date certaine pour la livraison de son tableau, ce n'était pas qu'il doutât de son application au travail ; il devait travailler, il travaillerait ; de cela il était sûr.

Mais comment ?

Allait-il retrouver après tant d'années d'interruption, sa facilité et sa sûreté d'exécution ? Sa main lui obéirait-elle fidèlement comme autrefois ? Sa brosse saurait-elle entre ses doigts un outil docile et sûr qui exécuterait ce qu'il lui demanderait et rien que ce qu'il lui demanderait ? Serait-il maître de son outil ? ou bien l'outil serait-il maître de l'ouvrier ?

Pendant dix ans il n'avait pas eu une seule fois ce souci. Que

lui importait ? L'art, quelle balance ! c'était en se jouant qu'il enlevait rapidement les quelques eaux-fortes qui le faisaient vivre. Mais, maintenant, l'art n'était plus une balance, et la famille n'en était plus une non plus. Sortirait-il victorieux ou vaincu de cette épreuve.

Poignante était son émotion en se mettant au travail.

— Ne me parle pas, ne me trouble pas, dit-il à Badiche, qui, tout heureux de le voir à l'œuvre, voulait lui adresser quelques-uns de ses encouragements d'autrefois, laisse-moi ma liberté d'impression entière. C'est une grosse partie que je joue, non seulement pour moi, mais encore pour Paulette. Allons-nous trouver le Cintrat d'autrefois, ou un nouveau Cintrat inconnu ?

Ce qu'il trouva, ce fut une incandescence, des hésitations, des scrupules de pensée aussi bien que de main qui le stupéfièrent.

Alors, c'était donc fini ; il n'était plus, il ne serait plus bon à rien.

Sa journée se passa dans cette angoisse : mais s'il se désespéra, il ne désespéra pas, et il continua de travailler quand même : il fallait que son cerveau reprît l'habitude d'obéir à sa volonté, et que sa main reprît celle d'obéir

à son cerveau ; seulement quand l'ombre grise du soir commença à envahir l'atelier, il gratta ce qu'il avait fait dans sa journée.

— Ça n'est pas ça, dit-il ; nous verrons demain.

Le lendemain il fit le soir ce qu'il avait fait la veille.

— Il ne faut pas être trop difficile, dit Badiche, qui craignait le découragement.

— Il faut être difficile, il faut être féroce. Si ce que Sciazgiga a dit est vrai, on attend beaucoup de moi ; puis-je rester au-dessous de ce qu'on attend ? A moins d'être un crétin ou un fou d'orgueil, on n'a pas, à quarante-cinq ans, l'enthousiasme pour ce qu'on fait qu'on avait à vingt. Depuis dix ans j'ai beaucoup réfléchi, beaucoup rêvé, et ma conception de l'art n'est pas aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Comprends-tu qu'à cette conception nouvelle il faille une exécution nouvelle aussi ? Oui, n'est-ce pas ? De là mon embarras, mes hésitations, mes doutes, et aussi mes sévérités. Ajoute à cela la paresse de mes doigts.

Pendant huit jours, cette lutte se continua ; enfin, un soir Badiche eut la joie de ne pas voir Cintrat racler d'un coup de couteau ce qu'il avait fait dans la journée,

Mais le surlendemain ce fut un nouveau racleage. — abattant celui-là le travail de deux jours.

Cependant Cintrat ne paraissait pas désespéré.

— Cela serait vraiment trop beau, disait-il, si en un jour je retrouvais ma patte.

A la fin pourtant il la retrouva sinon celle d'autrefois, en tous cas une autre qui eût peut-être mal traduit les conceptions de la vingtième année, mais qui rendait fidèlement celles de l'heure présente, plus sérieuses et plus profondes.

Une fois en bon train, le tableau fut mené rondement et rapidement terminé.

Sciazgiga, consigné à la porte parce qu'il ennuyait Cintrat de ses observations et de ses doléances, fut admis à le voir, et dans sa joie il en commanda un second :

— Vous ne pouvez pas me refuser, mon cor, s'est ome pendant, et comme s'est ome pendant naturellement s'est le même prix ; vous voyez que se ne marchandé pas ; ma se vous aime tant !

Vingt-quatre mille francs, c'était une grosse somme, quand quelques semaines auparavant on n'avait pour toute fortune que dix-sept francs.

Mais l'argent n'était pas venu seul, avec lui arrivait le succès,

ou tout au moins le tapage. Sciazgiga avait réalisé ce qu'il avait laissé entrevoir ; dans ses salons de la rue Châteaudun, où autrefois il avait fait le commerce de meubles, et où maintenant il faisait le commerce des tableaux, il avait exposé la toile de Cintrat, « œuvre de dix années de recueillement et de travail », comme disaient les réclames des journaux ; et la badauderie parisienne s'empressait de payer un franc pour aller admirer ce qu'elle eût dédaigné si elle avait su que ce travail de dix années avait été exécuté en quelques semaines.

— Quelle profondeur ! quel recueillement ! Ce n'est pas de l'improvisation.

Il y avait même des malins qui la loupe à la main, montraient comment les dessous avaient été grattés, retravaillés.

Avec vingt-quatre mille francs en poche, il ne pouvait pas être question de rester cour de l'Épinoie. Si Sciazgiga venait volontiers à Charonne, les amateurs n'entreprenaient jamais ce voyage de découverte, et il y avait intérêt à se passer de l'intermédiaire de Sciazgiga. D'autre part, il y avait un intérêt d'un tout autre ordre et bien plus grand encore à ce que Paulette ne fût pas élevée cour de l'Épinoie,

Huit jours plus tard, heureusement, les croissances se comblèrent de glaçons à l'équipage du Varina put regagner le navire et remonter à bord, et les observations scientifiques purent être reprises, conformément aux prescriptions internationales.

Ces travaux furent continués avec succès jusqu'à la veille de Noël. C'est ce jour-là que la catastrophe finale devait se produire. Les banquises se mirent tout à coup en mouvement, avec des entrecroisements énormes qui donnaient l'illusion d'explosions successives; à chaque instant quelque bloc colossal venait défoncer le navire, et bientôt le Varina se trouva complètement broyé par les masses de glaçons.

L'équipage, mis sur le qui-vive dès la veille par cet effrayant remue-ménage, avait quitté le bord dans la nuit emportant avec lui les instruments scientifiques, les documents, les canots, les tambeaux et les chiens. Les explorateurs réussirent à gagner le vapeur danois Dymphna, lequel, plus solidement construit, avait pu résister au choc des glaces. Les observations scientifiques furent continuées à bord du vapeur danois, jusqu'au 25 janvier, date à laquelle le thermomètre descendit à 85° Fahrenheit.

Au commencement d'avril les glaces commencent à fondre. L'eau apparaît le 10 et la température s'élève successivement au froid intense du mois précédent. Le 24 juillet les glaces qui soulevaient les restes du Varina fondirent complètement et le navire écrasé s'abîma dans les flots.

Comme la Dymphna avait l'ordre de passer un second hiver dans la mer polaire, les Hollandais quittèrent leurs hôtes de premier aout, et à l'aide de bateaux et de traîneaux la caravane se dirigea vers la terre en évitant les bancs de glaces qui parsemaient encore la mer. Le voyage dura trois semaines, au bout desquelles on atteignit l'île de Waigatsch. C'est là que les trois navires, Louise, Nordenskiöld et Obi, qui cherchaient le Varina, rencontrèrent les explorateurs. Le navire Louise les prit à bord, mais dans les glaces son hélice se brisa et le Nordenskiöld dut le remorquer.

Quant à l'Obi, il prit les devants pour annoncer à l'Europe la bonne nouvelle de la découverte de l'équipage. Bonne et grande nouvelle, en effet, car, malgré la destruction du Varina, cette expédition n'aura pas coûté la vie à un seul homme, et le matériel scientifique, collections, procès-verbaux, observations, tout a été sauvé.

Traversée de la Manche en ballon. — Voici quelques détails sur une traversée de la Manche effectuée par l'aéronaute Lhoste, dans le ballon la Ville de Boulogne sur Mer. L'aéronaute Lhoste, parti de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), dimanche 9 septembre à 5 heures, du jardin des Tintelleries, a pris d'abord la direction du nord-est, mais un second courant le dirigea vers le sud-sud-est. A 5 heures 1/2, il planait au-dessus des jetées et ne tardait pas à gagner le large à l'altitude de 1.000 mètres. Vouloir connaître au juste la direction du courant terrestre, M. Lhoste descendit à 100 ou 150 mètres pour se renseigner auprès des pêcheurs dont il apercevait les barques et du remorqueur le Faidherbe qui avait pris la mer à sa sortie du port. Edifié sur ce point, l'aéronaute ayant jeté, du lest, se releva à l'altitude de 1.200 mètres et continua sa route, poussé par un vent S.-O qui le porta à proximité du cap Gris-Nez.

A 6 heures 1/2, l'aérostat redescendit dans les couches inférieures, se servant tantôt du courant est, tantôt du courant sud-ouest, ce qui lui permit de se maintenir dans une direction à peu près favorable. — Vers 7 heures 1/2, un brouillard assez intense masqua les côtes de France aussi bien que celles d'Angleterre. Heureusement, vers 8 heures, la lune se leva, et M. Lhoste put apercevoir deux vapeurs se dirigeant vers l'Océan. L'aéronaute distinguait parfaitement les feux du cap Gris-Nez et ceux de Douvres.

Vers 9 heures, jugeant qu'il approchait de la côte, M. Lhoste jeta un appel qui fut répété par l'écho, ce qui le confirma dans sa prévision. Le vent continuait à le pousser dans la même direction. Les regards de l'aéronaute furent attirés par un groupement de lumières se trouvant à sa droite et indiquant d'une façon certaine la présence d'une ville qui ne pouvait être que Folkestone. L'altitude était alors de 300 mètres. — Enfin, vers 10 heures 1/4, M. Lhoste franchissait la côte anglaise. Il laissa derrière lui une petite ville qu'il supposa être une station balnéaire et où plusieurs voix répondirent à la sienne. La lumière de la

lune était assez vive, mais le brouillard qui s'élevait dans les couches inférieures fit juger peu à peu à l'aéronaute de ne pas pousser plus loin son voyage, de crainte de reprendre la mer. Il ouvrit donc la soupape et se mit en mesure de descendre. L'ancre mordit du premier coup, et quelques minutes après, il tombait dans une vaste prairie où un troupeau de moutons se trouvait parqué. Après quelques mètres de trainage, l'aérostat s'arrêta et M. Lhoste, auquel toute assistance manquait, dut le dégonfler seul. Il était alors 11 heures. Après avoir fait une rapide inspection autour de lui, et s'apercevant que tout était désert, l'aéronaute se décida à camper auprès de son ballon et s'organisa le plus commodément possible pour passer la nuit à la belle étoile.

Le lendemain, au point du jour Lhoste fut réveillé par les cris des animaux domestiques que la présence d'un étranger dans des conditions aussi anormales semblait vivement intriguer, il se leva alors et se dirigea vers une habitation où il trouva le fermier qui lui apprit qu'il était à Hent, village situé à 20 kilomètres de Folkestone et lui offrit une voiture pour le transporter, lui et son ballon, jusqu'à cette ville, offre que M. Lhoste s'empressa d'accepter, comme bien en pense.

A 1 heure 10, M. Lhoste prenait le bateau de Folkestone et débarquait à Boulogne à 3 heures, tout fier d'avoir le premier réalisé le passage du détroit de France en Angleterre.

THEATRES

Théâtre Recreio Dramatico REPRESENTATION D'ADIEUX DE M. HO-CO ET DE Mlle EUGÉNIE

L'habile prestidigitateur qui a su s'attirer les faveurs du public fluminense depuis le jour de son début donne ce soir dimanche une représentation d'adieux au théâtre du Recreio Dramatico. M. Bosco réalisera pendant cette soirée ses exercices les plus remarquables.

AVIS

Société Chorale Française CLUB 14 JUILLET MM. les sociétaires sont prévenus, que l'assemblée générale aura lieu le 3 novembre 1883. Le Secrétaire: J. FALQUE.

FRANÇAISE «LES FRANCS-HIRAMITES» Gr. Or. du Brésil Prière à tous les membres du dit at. de comparaitre mercredi 24 oct. Le Secrétaire, A. Clément fils.

COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES Agence rue d'Alfandega n. 1, 1er étage (A L'ANGLE DE LA RUE 1° DE MARÇO)

LE PAQUETOT LE PAQUETOT ÉQUATEUR SÉNÉGAL COMMANDANT Lecointre de la ligne directe, attendu d'EUROPE, le 25 Octobre partira pour Montevideo et Buenos Ayres après le séjour indispensable

D<sup>r</sup> BRISSAY MALADIES DES VOIES URINAIRES, et maladies des Femmes, Guérison rapide et inoffensive des RHÉUMISMES, HYDROCELES, HÉMONOÏDES et VISTULES pierre et inflammation de l'URÈTRE Consultations: r. d'Alfandega 70, de midi à 3 heures Residence, 23 Callote ACCOUCHEMENTS

D<sup>r</sup> COUTY MALADIES NERVEUSES ET internes, mardi, jeudi, samedi, de 1 à 3 heures, r. Gonçalves Dias n. 57, resid. rue da Piedade 9.

AUX ROIS DES CORDONNIERS (Maison fondée en 1855) Cette maison se charge d'effectuer toute commande de Chaussures sur mesure pour hommes et pour dames. Elle reçoit tous les mois, ses approvisionnements de cuirs et peaux des premières maisons de Paris.

101 RUA SETE DE SETEMBRO 101 Viguiier & Laut

Une maison anglaise de premier ordre ayant des relations importantes à Londres et au Continent désire représenter de bonnes maisons dans les Cafés et salons. Références données et demandées. Prière d'adresser les offres à H. S. Agence de Publicité Internationale Rudolf Mosse, 46 Queen Victoria St. Londres.

Un ménage français. désire se placer le mari comme jardinier et la femme cuisinière, dans une maison de famille; écrire rua Paysandu n. 17.

JULES GÉRAUD, a transféré son bureau RUA D'ALFANDEGA, 83.

Madame BORGÉ SAGE FEMME 2 - Rua da Urugayana - 2

ANNONCES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE Transports Maritimes à Vapeur

Le Vapeur LA FRANCE COMM. Romanos

attendu du RIO DE LA PLATA jusqu'au 23 octobre, partira pour Barcelone, Marseille, Gènes et Naples. après le séjour indispensable

Le Vapeur POITOU COMM. De Ferry attendu d'EUROPE jusqu'au 25 partira pour Montevideo et Buenos-Ayres. après le séjour indispensable

Pour frères, passages et toutes informations s'adresser chez les consignataires Karl Valais & C. 34 RUA DA ALFANDEGA 34

S'adresser: à l'Agence pour Passages, Petits-Colis et Colis-Valeur et à M. H. David, Courtier de la Compagnie, Rue do Visconde d'Iaborahy n. 5, 1er étage, pour le chargement.

Joseph Lévy & Frère IMPORTATION ET CONSIGNATION DÉPOT GENERAL des VEAUX SU. A; SU. B; SU. C; DSC. A; DSC. B; DSC. C de la SOCIÉTÉ ANONYME DES TANNERIES SIMON ULLMO, de Lyon (au Capital de Six millions) des Maroquins, Veaux, Moutons, etc., de la Manufacture de JOSEPH GIRAUD Aîné, de Paris. 78 RUA DO HOSPICIO 78 RIO DE JANEIRO

PARFUMERIE ORIZA de L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Russie. BEAUTÉ ET JEUNESSE CRÈME-ORIZA DE NINON DE LENCIOS GRAND PARFUMERIE... ORIZA-LACTÉ LOTION ÉMULSIVE... ORIZA-VELOUTÉ SAVON... ESS-ORIZA Parfums à tous les Bouquets de fleurs nouvelles... ORIZA-VELOUTÉ POUDE DE FLEUR de RIZ... ORIZA-OIL, Huile pour les Cheveux.

RESTAURANT DE L'OPÉRA 10 L. de S. Francisco de Paula 10 TENU PAR Ch. Arias & Esteguy DÉJEUNER... DINNER... Service à la carte PENSIONS A PRIX MODERES On porte en ville

AVIS AUX GOURMETS Huile d'Olive Vierge Extra-fine EXPRIMÉE A FROID de la marque MICHEL & LOCQUES (de Grasse) Ce produit de première qualité, sans mélange, d'un arôme parfait se recommande particulièrement aux ménages, restaurants de premier ordre et aux vrais gourmets. Dépôt chez Mm. Klingelhoefer & C., Rue d'Alfandega 38 et M<sup>me</sup> Veuve Henry, Rua dos Ourives 47.

DÉBILITÉ · SCROFULE · RACHITISME HUILE DE FOIE DE MORUE DE BERTHÉ (Seule approuvée par l'Académie de Médecine de Paris) Les rapports faits à l'Académie de Médecine de Paris par les professeurs Trousseau, Bussy, Bouchardat, etc, constatent la supériorité de l'huile de foie de morue de BERTHÉ. Comme garantie d'origine exiger la signature: Vente dans la plupart des pharmacies FABRICATION: Maison L. FRÈRE et Ch. TORCHON, 19, rue Jacob, PARIS

LIQUEUR DE LABARRAQUE CHLORURE D'OXYDE DE SODIUM Ce produit, honoré des plus hautes récompenses, est un désinfectant énergique, un préservatif des maladies épidémiques et contagieuses. Une instruction spéciale accompagne chaque bouteille. VENTE AU DÉTAIL DANS LA PLUPART DES PHARMACIES FABRICATION ET GROS: Maison L. FRÈRE et Ch. TORCHON 19, RUE JACOB - PARIS

JULES GÉRAUD, a transféré son bureau RUA D'ALFANDEGA, 83.

OR ET ARGENT Paiva & Campello 16 Travessa S. Francisco 16 Prêt sur gages, tous les jours ouvrables et fêtes jusqu'à 10 heures du soir

C.A. ROSSO ARTISTE HORLOGER SPÉCIALISTE POUR les réparations parfaites DE Montres et Pendules 8 - RUA DA CANDELARIA - 8

HOTEL DE L'EUROPE Déjeuner 3 plats, 1/2 bouteille de vin, dessert café, à 700 reis. Dîner 3 plats, 1/2 bouteille de vin, dessert, café, à 900 reis. PENSION: 40\$000. Chambres meublées 111 Rua de S. José 111

HOTEL VILLA MOREAU A coté de la station des voitures de la Tijuca La situation de ce grand et important hôtel permet d'offrir pendant la saison chaude les chambres à coucher les plus aérées et les plus fraîches des environs de Rio. Les personnes qui sont logées à la VILLA MOREAU, ont la faculté de déjeuner à l'HOTEL DES FRÈRES PROVENÇAUX. POUR INFORMATIONS A l'Hotel des Frères Provençaux

GLACE 77 RUA SETE DE SETEMBRO 77 ENTRE LES RUES OL. DIAS ET DOS OURIVES Glace à 100 rs. le kg Appareils Carré

JULES GÉRAUD, a transféré son bureau RUA D'ALFANDEGA, 83.

MÉDAILLE PARIS SIROP & PATEZED de ZED Le SIROP et la PATE de ZED à base de Codéine et de Tolu, contre les Bronchites, Rhumes, Irritations de poitrine, Coqueluches, Catarrhes, etc.

MANTEIGA DA NORMANDIA EM LATAS. Toda a Manteiga empacada na Beaterie Normanda é garantida como pura Normanda e não contém mistura de outras Manteigas Estrangeiras Assim como Margarina, etc. Medalhas de ouro, Paris, 1875 e 1878. PARA INFORMAÇÕES 15 RUA DO HOSPICIO 15 (1° ANOAR)

IMPRIMERIE ET TYPOGRAPHIE DU MESSAGER DU BRÉSIL 131 Rua Sete de Setembro 131 INSTALLATION D'UNE TYPOGRAPHIE AMÉRICAINE, AVEC MACHINE LIBERTY POUR LES TRAVAUX DE LUXE: Spécialité pour cartes de visite Factures, Circulaires, Entêtes de lettres, Memorandums, Prix-courants, Cartes-annonces et en général tous les imprimés de commerce et industrie IMPRESSION D'OUVRAGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES THÈSES, RAPPORTS, ETC. Traduction en français des ouvrages publiés en portugais 131 RUA SETE DE SETEMBRO 131 RIO DE JANEIRO